Les « Mille Yeux de Feu »

James Francis Dwyer

Illustré par John Clymer

Gloubik Éditions
2025

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre
et la traduction.

Le capitaine Ben Strike maudissait le fleuve sombre. Cinq nuits d'affilée, il avait lutté contre le courant. Le jour, il tirait son bateau à fond plat dans les roseaux de la berge et se reposait.

Or, à la sixième nuit depuis Koulikoro, alors qu'il allait se féliciter de sa progression, le désastre le frappa. Le bateau à fond plat fut pris dans un tourbillon impétueux du fleuve, tournoya à une vitesse vertigineuse et fut aspiré par le courant.

Les pensées du capitaine Strike, alors qu'il se trouvait dans l'eau, se tournèrent vers les crocodiles. Le Niger abrite de beaux spécimens de ces répugnantes bêtes. Il se souvint de leurs coutumes. Le crocodile abhorre la viande fraîche et a l'habitude de rester assis sur une proie pendant huit jours, jusqu'à ce qu'elle atteigne un état de décomposition qui en fait un mets de choix.

Le souvenir de cette anecdote poussa le capitaine Strike à s'agiter sur l'eau sombre avec une vigueur inhabituelle. Il était minuit passé ; l'épaisse nuit africaine rendait les bancs invisibles. Il se débattait avec le courant.

Ses pieds touchèrent le fond… Il était sur la terre ferme, mais malheureusement, la bande était étroite. Il avança de dix pieds et se retrouva de nouveau dans l'eau. Il recula rapidement. Prudemment, il décrivit un

cercle. Il découvrit qu'il était sur un petit banc de sable au milieu de la rivière.

Les crocodiles décidaient de ses actions. Il attendrait le matin, où un bateau indigène viendrait sûrement le secourir. La publicité du sauvetage était agaçante. Les déplacements du capitaine Strike étaient secrets. Il était sur la piste d'une chose extraordinaire – une chose qui avait semé la folie et la mort chez des dizaines d'hommes qui l'avaient chassée dans la jungle entre le Zambèze et le Rio de Oro. Le capitaine était à la recherche des « « Mille Yeux de Feu » ».

Les moustiques l'empêchaient de dormir. Strike creusa un trou dans le sable sur toute la longueur de son corps et s'y couvrit jusqu'à ce que seuls sa bouche, son nez et ses yeux soient exposés ; mais les insectes l'empêchèrent de somnoler. Il resta éveillé et repensa aux innombrables histoires qu'il avait entendues durant les trois années passées à la recherche du trésor.

Des histoires merveilleuses, des récits construits à partir de mots riches et colorés qui avaient un charme opalescent et qui coulaient des lèvres comme des notes de musique, tressés comme de l'or verbal autour des « « Mille Yeux de Feu » ».

Ces récits étaient la litanie de Strike. Parfois, il les psalmodiait à voix haute. Ils formaient des strophes de feu. Il les imbri-

quait habilement les uns dans les autres, formant ainsi une vaste saga qui bouillonnait dans son esprit, la *Saga des Mille Yeux.*

Tout commença avec « Diable » De Boos. Un véritable Diable ! La force de huit hommes, disait-on. Diable De Boos s'abattit sur le sombre Zambèze. Il combattit un gorille à mains nues et remporta la bataille. Le capitaine Ben Strike s'extasiait en imaginant De Boos. Il se sentait proche de lui. Le monde, pensait Strike, était peuplé d'une multitude de crevettes sans entrailles, soumises à un million de lois.

Diable De Boos avait, par la violence, le vol et le meurtre, rassemblé une mutitude de pierres précieuses. Des gemmes d'une beauté extraordinaire se retrouvèrent dans la grande bourse faite de la peau de l'oryx blanc sur lequel il dormait. Des objets scintillants et sans âme pour lesquels les hommes avaient bravé la faim, la soif et la mort.

Les indigènes murmuraient à propos des « Mille Yeux de Feu ». Le murmure se répandit à travers la jungle. Des langues brûlantes le crachèrent, rendant les chemins de pierres précieuses plus brillants, plus nombreux, le trésor convoitant un nouveau maître. Les *Mille Yeux* s'étaient peut-être lassés d'être un matelas pour le corps lourd de De Boos.

Les murmures parvinrent à *Sao Paula de Luanda*. Ils roulèrent jusqu'aux grandes oreilles d'un hybride aussi fort que Diable De Boos. 1,90 m pieds nus ! On le surnommait « *Sans-Pouce* ». Il portait un bracelet de pierre polie au bras, et il avait l'habitude d'écraser la tête de ses adversaires avec ce bracelet. Diable De Boos fut retrouvé le crâne fracturé, et les « Mille Yeux de Feu », dans la poche en peau d'oryx blanc, avaient quitté leur foyer.

Le capitaine Strike, luttant contre les moustiques, imaginait *Sans-Pouce* en fuite, vers le nord. Strike savait que le meurtrier courait vers le nord. Il avait vérifié son itinéraire. Strike avait un don pour la topographie.

Sans-Pouce et la bourse sillonnaient les sentiers de la jungle, sombres, humides et infestés de sangsues, l'arrière-pays de l'Angola. Contournant les villages indigènes, se nourrissant de maïs et de noix volés, mais heureux de posséder les *Mille Yeux*…

Strike vit, en imagination, *Sans-Pouce* regarder avec crainte les pierres précieuses, les caressant avec ses doigts déchirés et ensanglantés, les poussant contre son visage en sueur, les embrassant, les léchant, les roulant sous sa grande langue épaisse pour augmenter leur feu éblouissant.

Strike était ravi. Il se demandait ce que

le cerveau immature de *Sans-Pouce* pensait pouvoir acheter avec les gemmes. Femmes, nourriture, boisson… mais comment faire l'échange ?

Strike combattit un moustique agressif et parla à voix haute.

— Quel idiot ! grogna-t-il. On ne peut pas échanger des choses pareilles sans être intelligent.

Sans-Pouce continuait à courir, les pierres se battant entre elles pour les rares rayons de soleil lorsqu'il ouvrait la bourse : vermillon, safran, lavande, vert océan, céruléen, blanc aveuglant – consumant l'âme du pauvre diable qui les portait, le rendant fou.

Dans la région sauvage, paradis des chasseurs de lions, *Sans-Pouce* tenta de voler un sac de kous-kous dans la hutte d'un petit village. Il faisait nuit, et malheureusement pour le voleur, le propriétaire de la hutte avait reçu la veille la visite d'un lion qui avait emporté une chèvre laitière. Le propriétaire de la chèvre pensa que le lion pourrait revenir pour en chercher une autre. Alors, lorsqu'il entendit *Sans-Pouce* dans les buissons, il lança sa sagaie de toutes ses forces. La pique le transperça et se planta dans un baobab… La saga s'enrichissait.

Des tambours résonnaient dans la nuit épaisse. Des huttes vomissaient hommes, femmes et enfants. *Sans-Pouce*, cloué comme

un scarabée à l'arbre, le chef du village plongea ses mains dans la bourse et émit des cris d'émerveillement. Le capitaine Strike les perçut.

— Pauvres idiots ! murmura-t-il. Pauvres imbéciles !

Le chef s'appropria le trésor. Il en ignorait la valeur. Lui et son peuple croyaient que les joyaux étaient les yeux des dieux. La nuit, ils les déposaient sur des nattes de fibres tressées et leur rendaient hommage.

L'image des indigènes en adoration flottait devant les yeux du capitaine Ben Strike. Il les vit accroupis, les yeux fixés sur les joyaux scintillants, leur faisant des offrandes : sang de coqs blancs, viandes cuites, grains de maïs tachetés. Il sourit en chassant les moustiques qui le tourmentaient.

Strike vérifia la tragédie qui avait frappé ce village. Une terrible tragédie ! même pour l'Afrique, où les tragédies les plus noires ont leur place.

Un jeune villageois, servant de porteur à un chasseur de lions, descendit à la côte. Comme tous les habitants de l'arrière-pays, il se vanta des biens de son village. Il parla des *Mille Yeux* et raconta comment son peuple les croyait vivants. Il ne le croyait pas, car il avait vu un « œil » au doigt du grand patron qui l'employait – un « œil » blanc qui brillait…

Quatre hommes blancs désœuvrés de Matadi écoutèrent les fanfaronnades du jeune homme. Ils partirent pour le village. L'œil au doigt du chasseur de lions était un diamant de premier ordre !

Les quatre hommes marchèrent pendant des semaines. Ils se frayèrent un chemin à travers des forêts vierges, combattirent des animaux sauvages et des serpents, souffrirent de la soif, de la faim et du paludisme. Mais ils n'envisagèrent jamais de faire demi-tour. Les *Mille Yeux* étaient pour eux ce que la colonne de feu et la nuée étaient pour les Israélites dans le désert.

Ils entrèrent dans le village de nuit, pendant que les habitants dormaient. Ils attaquèrent la hutte du chef, maintenant les villageois à distance avec leurs fusils pendant qu'ils cherchaient où étaient cachées les pierres précieuses.

Le chef était vieux, mais courageux. On lui brûla les orteils, mais son courage ne faiblit pas. Ses dieux lui avaient envoyé le sac de choses scintillantes, et ils pouvaient le brûler vif avant qu'il ne révèle sa cachette.

Les quatre tentèrent la torture sur l'épouse préférée du chef. Ses cris étaient assourdissants. Le chef raconta. Les bijoux se trouvaient au creux d'un palmier, à l'arrière de la maison du conseil.

Les quatre trouvèrent la bourse, puis, fu-

rieux contre le vieux guerrier obstiné et son peuple, ils mirent le village à feu et à sang. Hommes, femmes et enfants tombèrent sous les fusils du quatuor. Ils mirent le feu aux misérables huttes et s'en allèrent avec le trésor…

Un seul homme parmi les quatre meurtriers atteignit la côte. Il entra à Matadi tard un soir d'été. Il titubait, chantant une chanson obscène. Il portait une bourse en peau d'oryx blanc.

Cet homme s'engagea dans une ruelle près du marché indigène. On l’y retrouva le lendemain matin, la gorge tranchée d'une oreille à l'autre, mais la bourse et son contenu avaient disparu.

Il y avait une lacune dans l'histoire, une lacune que le capitaine Ben Strike n'avait pu combler. Les *Mille Yeux*, d’après les ragots, s'étaient enfoncés dans les terres, remontant le Congo à toute vitesse pour filer vers le nord, jusqu'au Cameroun. Un million de langues se déliaient. La jungle respirait le trésor. Les sables blancs du désert en murmuraient l'existence dans la nuit.

Il y avait des menteurs qui juraient avoir vu les *Yeux de Feu*. De véritables menteurs. Le capitaine Strike en avait interrogé des dizaines au cours de ses années de recherche. Il avait découvert qu'ils souffraient de délires.

Puis, lorsque le désespoir fut tombé sur son esprit, Strike entendit une histoire qui semblait reposer sur un semblant de vérité. Il en vérifia une partie avec des documents, et elle résista à l’examen. Lors du soulèvement des Touaregs contre les Français en 1917, un petit groupe de guerriers du Peuple Voilé avait attaqué cinq Français dans le désert, au nord de Bamako.

Les cinq Français opposèrent une résistance acharnée. Ils tinrent tête aux pillards du désert pendant trois jours, tuant six d'entre eux, mais le quatrième jour, ils furent submergés et massacrés. Les Touaregs avaient acquis quelque chose de si précieux que des rumeurs circulaient au Palais d'Orsay, à cinq mille kilomètres au nord. Les cinq Français avaient accompli une mission secrète : une mission très secrète. Ils transportaient « quelque chose » qui aurait considérablement enrichi le trésor français, tristement appauvri par la Grande Guerre.

Des messages enthousiastes circulaient entre Paris et le Soudan français. Le Corps méhariste français passa à l'action. Il poursuivit les assaillants, les rejoignit et les captura après un bref engagement. Mais le « quelque chose » n'était pas entre les mains des brigands. Il avait été dissimulé pendant leur fuite, et tous les efforts pour obtenir des prisonniers des informations sur la cachette restèrent vains. Le « quelque chose » qui

avait agité Paris était perdu dans les Grands Sables…

C'est cette histoire qui avait conduit le capitaine Ben Strike depuis Koulikoro sur le Niger. Strike s'était laissé guider par de faibles murmures. Il sentait que les trois années de recherche touchaient à leur fin. Il avait, pour reprendre une expression enfantine, « chaud ». Tandis qu'il luttait contre les moustiques, une étrange croyance l'envahissait : celle que les « Mille Yeux de Feu » l'appelaient ; l'appelaient, lui, le fidèle chercheur, qui désirait les vénérer…

La lumière du matin révéla la rive du fleuve à une cinquantaine de mètres à peine du banc de sable, et près de l'eau se trouvait un petit campement touareg. Il y avait trois tentes, une demi-douzaine de chèvres et quatre chameaux entravés.

Le capitaine Strike joignit les mains et salua le camp. Une femme âgée sortit d'une tente, le regarda quelques instants, puis se retira.

Strike attendit. Une jeune femme apparut sous la tente, manifestant un amusement évident face à sa déconvenue, puis disparut. Le capitaine était agacé. Il cria à pleins poumons. Il se demandait pourquoi aucun homme ne se montrait. Il supposa que les mâles étaient absents.

La vieille femme réapparut. Elle s'avança

lentement vers la rive. Strike s'adressa à elle en temajegh, la langue des Touaregs. Il lui promit un cadeau si elle trouvait une barque à fond plat qui lui permettrait de débarquer. Comme elle semblait indécise, il doubla le prix.

La vieille femme retourna au campement et discuta avec deux autres femmes et une jeune fille. Elles étaient visiblement nerveuses. Le cadeau promis les intriguait, mais l'absence de leurs hommes les rendait craintives à l'idée d'offrir leur aide à l'homme abandonné sur le banc de sable.

L'avarice l'emporta. Les quatre femmes descendirent sur la rive et tirèrent des joncs une barque à fond plat, en fin de vie. La vieille femme, peut-être parce que sa vie était moins précieuse que celle des autres, fut mise à contribution et, avec beaucoup de difficulté, atteignit le banc de sable.

Le capitaine Strike prit les choses en main lors du voyage de retour. Le chasseur de trésors était un homme vigoureux ; il mesurait plus d'un mètre quatre-vingts et possédait une souplesse qui laissait penser qu'il était toujours sur le point de fondre sur quelque chose d'invisible. Peut-être la longue traque des « Mille Yeux de Feu » avait-elle engendré une sorte d'attente prédatrice dans son comportement.

Strike sauta sur le rivage, aida galam-

ment la vieille femme à atteindre la berge boueuse, paya la récompense promise et jeta un rapide coup d'œil aux deux autres femmes et à la jeune fille qui regardaient en silence.

Strike observa les deux femmes. Il parcourut le visage de la jeune fille avec moins de rapidité ; puis, avec une soudaineté qui avait l'allure d'un cri, son regard se posa sur son avant-bras droit galbé, s'arrêtant et savourant ce qu'il voyait.

Une flamme flamboyait dans le cerveau du Capitaine Strike – une flamme qui parcourait son corps, une flamme qui le soulevait et le projetait dans un monde de rêves. Sa ruse l'avertit, le supplia de détourner le regard de ce qu'il voyait, mais il était impuissant. Strike fixait la preuve. La preuve des millions de murmures ! La preuve des ragots entretenus au fil des ans ! Sur l'avant-bras de la jeune fille se trouvait une émeraude, un flamboiement d'un vert magnifique, une gemme d'une taille incroyable qui renvoyait les rayons blancs du soleil matinal en éclairs verdâtres aveuglants. Strike regardait l'un de ces *Mille Yeux* devenus célèbres, qui s'était élevé au-dessus de ses compagnons : « L'Œil Vert !

Plus tard, des heures plus tard, il essaya de reconstituer son atterrissage – de se rappeler ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit après avoir aperçu la grande émeraude. Il ne

s'en souvenait plus. Il se demandait si les femmes avaient perçu la flamme de convoitise qui avait dû briller sur son visage maigre et bronzé. Étaient-elles méfiantes, effrayées par sa présence, espérant qu'il s'en irait et les laisserait en paix ?

Il avait acheté à la vieille femme un plat de mil moulu et de l'eau. Il s'assit au soleil à une vingtaine de mètres des tentes et mangea. Il avait la vague impression d'avoir été atteint d'une étrange forme de paludisme, mais après avoir examiné attentivement les symptômes fiévreux, il conclut qu'il était ivre. Ivre de joie.

Il rapporta le récipient en poterie contenant le kous-kous aux tentes. Il le tendit à la jeune fille. « L'Œil Vert » manquait à son avant-bras. Elles avaient visiblement remarqué la faim dans son regard.

Le capitaine Strike engagea la conversation avec la jeune femme. C'était une belle femme de dix-neuf ans, timide, mais ravie de l'intérêt manifeste de l'homme blanc. La vieille femme et les deux autres femmes s'avancèrent pour interrompre la conversation. Strike n'était pas du genre à se laisser éloigner de sa proie. Dans sa propre langue, il dit à la jeune fille qu'elle était belle. La langue temajegh lui permit de le dire avec élégance et raffinement. Il dit qu'elle était comme un aperçu d'une oasis dans le désert, semblable à une source d'eau claire dans le

Grand Désert. Les trois femmes froncèrent les sourcils ; la jeune fille rougit.

La vieille femme se montra curieuse de ses mouvements. Strike mentit. Il dit qu'un ami descendait la rivière depuis Koulikoro ; il attendrait là jusqu'à son arrivée. À son tour, il questionna la vieille femme. Où étaient les hommes du camp ? Elle lui répondit sèchement qu’ils étaient partis dans le désert. Pour combien de temps ? Elle l'ignorait.

Strike retourna à son poste sur la berge. Il avait bien semé quelque chose dans l'esprit de la jeune fille. Les affaires seraient peut-être lentes, mais il était à la chasse depuis trois ans. Si les hommes revenaient, il serait chassé. Il priait ardemment pour qu'ils restent absents.

Il hélait un petit bateau marchand remontant le fleuve. Il feignit d'envoyer un message à Koulikoro. Il acheta des provisions au propriétaire arabe du bateau, marchanda le prêt d'une petite bâche qu'il transforma habilement en tente, et acheta un collier de perles brillantes pour la jeune fille. Il envoya le marchand au campement avec le cadeau. La jeune fille était sa proie. Il devait trouver un moyen de s'attirer ses bonnes grâces. Il pensait qu'elle avait manifesté du plaisir à ses flatteries.

Tard dans l'après-midi, la jeune fille sortit traire les chèvres. Le capitaine Strike

était aux aguets. Il s'approcha d'elle pour lui tenir compagnie. Timidement, elle le remercia pour son cadeau.

De nouveau, dans la langue fleurie du Temajegh, il lui dit que les perles étaient bien peu de chose comparées au cou pour lequel il les avait achetées. Elle minauda. À genoux près de la chèvre, elle leva vers lui un regard admiratif.

Au cours des voyages du capitaine Strike, de nombreuses femmes l'avaient trouvé attirant. « Il avait l'air d'un homme qui pourrait être choisi pour porter l'épée d'or de Dame Aventure. »

La vieille femme s'avança précipitamment. Visiblement méfiante envers Strike, elle manifesta son agacement. Strike la supplia de lui vendre du lait de chèvre. Tandis qu'elle retournait à la tente chercher un récipient, il tenta sa chance. La jeune fille sortirait-elle de sa tente quand les autres femmes se retireraient ? Avec une passion feinte, il la supplia. Il avait quelque chose à lui dire, quelque chose d'important. Il n'avait jamais vu une femme aussi belle. Jamais, jamais ! Il savait que sa tentative était audacieuse et insipide, mais il ne pouvait se permettre de perdre du temps.

La jeune fille ne répondit pas. La vieille femme revint avec un récipient pour le lait. Strike paya et retourna à sa tente. Il alluma

un feu à la tombée de la nuit.

Après avoir mangé, il s'assit et contempla les tentes. Il concentra ses pensées sur la jeune fille. Il l'entraînerait dans la nuit par pur désir. Il fit de son désir un lasso invisible qu'il envoyait à sa recherche. Elle sentirait qu'il la désirait.

Le silence régnait là, près de la rivière – silence rompu par le bourdonnement d'innombrables moustiques que Strike tenait à distance en restant assis dans la fumée du feu. Les tentes étaient plongées dans l'obscurité. Par intermittence, un chameau grognait.

Son arrivée fut si silencieuse que Strike sursauta lorsqu'elle apparut devant lui. L'espace d'un instant, il se demanda si son désir l'avait ridiculisé, puis, avec un cri de joie, il tendit la main et toucha sa robe. Les dieux travaillaient pour le capitaine Strike.

La jeune fille était terriblement timide : elle avait peur que son absence soit remarquée par les trois femmes ; elle avait peur de Strike, mais elle était ravie et fascinée par ses manières, par l'intérêt qu'il lui portait.

Le capitaine Ben Strike n'était pas un amateur du beau sexe, mais il avait consacré beaucoup de temps à l'étude des femmes. Et maintenant, sur les rives du sombre et paresseux fleuve Niger, il saluait ses efforts pour comprendre l'esprit féminin. La jeune fille qui s'était faufilée pour lui parler était la clé

humaine du trésor qu'il recherchait. Il en était certain. Une pensée étrange avait surgi dans son esprit, lui disant qu'il ne pouvait atteindre les « Mille Yeux de Feu » que par son intermédiaire. Une pensée étrange et irrésistible qui le poussait à la traiter avec respect, à apaiser ses craintes, à faire preuve de la plus grande prudence dans sa recherche d'informations.

C'était l'inverse du scheik et de la jeune fille blanche romantique. Voici l'homme blanc et l'enfant du désert. Le capitaine Strike, tout aussi romantique et aussi doué pour l'amour que n'importe quel explorateur du désert, la jeune fille aussi belle qu'une jeune fille occidentale et tout aussi désireuse d'être courtisée.

Le capitaine Ben Strike agissait avec une ruse immense. Il avait tant à lui raconter : des histoires fabuleuses – des cités scintillantes, des mers et des navires, des palais de marbre qui s'élevaient jusqu'aux étoiles, de la nourriture, du vin et des belles femmes.

— Mais aucune n'est aussi belle que toi, murmura-t-il. Pas une seule.

La nuit s'écoulait. Strike murmurait, tissait des flatteries sournoises, étouffant l'envie folle de l'interroger sur la flamme verte qui avait flamboyait à son avant-bras alors qu’il descendait du bateau. Il avait beaucoup de mal à contenir sa curiosité, mais il crai-

gnait de la surprendre. Il devait la convaincre que c'était elle, et non le trésor, qui l'intéressait.

Il parla de New York, de Londres, de Paris. Il peignit des tableaux. Il projeta sur le ciel noir les visions nocturnes que ses yeux percevaient. Jamais ses mots n'avaient été aussi colorés, aussi séduisants. Ils eurent un effet hypnotique sur la jeune fille… Le capitaine Strike prit ses mains dans les siennes ; il lui caressa le visage ; il l'embrassa. C'était un lieu de magie noire. Lorsqu'elle retourna sous les tentes, Strike se dit qu'il était satisfait de son approche.

Le lendemain matin, la vieille femme s'opposa fermement à la présence de Strike. Elle lui demanda de partir. Elle était anxieuse et proféra des menaces. Elle l'informa que les hommes du camp arriveraient le lendemain, et que si Strike était toujours là, cela pourrait être néfaste pour lui. Il était persuadé qu'il ne serait plus là au retour des Touaregs de leur expédition de pillage. L'étrange sentiment d'être proche des « Mille Yeux de Feu » l'envahit ce matin-là.

À quatre reprises au cours de la journée, le capitaine Strike s'adressa à la jeune fille, provoquant ainsi l'ire des trois femmes. Cela faisait partie de son plan. Les trois femmes abusèrent ouvertement de la jeune fille, qui se rebella. C'était la situation souhaitée par Strike. Il encouragea la jeune fille par ses pa-

roles et sa révolte lui facilita la tâche à la tombée de la nuit.

Il se demandait si la jeune fille connaissait les *Mille Yeux*. Peut-être l'énorme émeraude qu'il avait aperçue était-elle la seule partie du trésor qu'elle avait vue. Alors pourquoi était-il convaincu d'avoir atteint la fin de la chasse ? Non, elle le savait !

Elle vint à lui en colère, furieuse contre les trois femmes. Elle était indignée. Pourquoi la contrôleraient-elles ? Elle quitterait le camp si elles continuaient à attenter à sa liberté.

Avec ruse et intelligence, le capitaine Strike la soutint. Elle était bavarde, menaçante pour les trois. Elle savait des choses, beaucoup de choses. Strike s'empressa de saisir chaque mot qu'elle prononçait. Prudemment, il tâtait le terrain. Pourquoi les trois auraient-elles peur d’elle ? Le souffle court, il attendit sa réponse. Il la serrait fort dans ses bras.

Elle était émue. Elle sanglotait. Il essuya ses larmes d'un baiser qui la calma. Bien sûr, si elle savait des choses, elles étaient stupides de se disputer avec elle. Mais ce qu'elle savait était-il si important ?

Il tendit l'oreille. Elle lui murmurait. Était-il fou ? Non, non, il était sain d'esprit, tout à fait sain d'esprit. Elle avait utilisé le mot temajegh pour « trésor » !

— Quel trésor ? haleta-t-il.

— Le grand trésor, murmura-t-elle. Les Yeux Flamboyants.

Le capitaine Strike, son cœur battant à tout rompre, serra la jeune fille contre sa poitrine. Il se mordit la langue pour étouffer la vingtaine de questions qui exigeaient d'être formulées. Il se demandait si les battements violents de son cœur la surprendraient. Il caressa ses cheveux noirs. Il l'embrassa avec une affection feinte. C'était le moment idéal pour faire preuve d'adresse. Pour utiliser l'impulsion du silence tout en manifestant son affection. Avec habileté, il montra, par un mot à moitié prononcé et un rire, qu'il doutait de ses affirmations. Cela ne le regardait pas, mais n'était-elle pas… n'était-elle pas en train de le séduire ?

Il doutait d'elle ? Elle pressa ses paumes contre sa poitrine et se redressa. Ne croyait-il pas qu'elle connaissait la cachette des « Yeux » ? Elle le savait ! Elle le savait ! Elle pouvait le prouver ! Elle pensait que s'il l'aimait – s'il l'aimait, elle… Elle s'interrompit en sanglotant.

Strike, fou de cupidité, l'embrassa et lui murmura des mots à l'oreille. Il l'aimait plus que sa vie, affirma-t-il. Il l'adorait ; il ne pouvait vivre sans elle. S'il pouvait l'emmener loin ? Vers la côte, à Dakar ou Conakry, où ils trouveraient un grand navire en route vers le

nord, vers les grandes cités de lumière dont il avait parlé. Si…

Ils le pouvaient ! Ils le pouvaient ! *Yeux de Feu* leur fourniraient les moyens ! Elle savait où ils étaient cachés ! Elle avait vu l'endroit. Son père, tué lors d'un raid dans le Hoggar, le lui avait montré. Il lui avait dit qu'une partie lui appartenait – la plus grande partie.

— Où est-ce ? murmura Strike. Où ?

Ses lèvres et sa gorge étaient sèches comme de la cendre lorsqu'il posa la question.

La jeune fille fit un geste de la main en direction du désert sombre qui s'étendait vers le nord.

— Onze heures à dos de chameau, répondit-elle. Il est caché dans les puits de Kel-Efudar.

Le capitaine Strike, la curiosité momentanément apaisée, devint le prétendant ardent. Il brandit l'artillerie lourde des ébats amoureux. Il attaqua avec vigueur. Si ses paroles étaient vraies – l'étaient-elles ? Alors, alors, devant eux s'ouvrait une route radieuse. Une route vers un bonheur dont elle n'avait jamais rêvé, vers des délices plus grands que ceux promis par Allah à ses fidèles.

Quelques heures avant l'aube, le capi-

taine Strike, avançant avec la prudence d'un Indien, retira les entraves de deux chameaux, les sella, hissa la jeune fille sur l'un d'eux, monta sur l'autre et tourna la tête vers le désert. Strike était sur les nerfs. À sa grande surprise, il se rendit compte qu'il sanglotait. La recherche des « Mille Yeux de Feu » avait été ardue. À présent, il les apercevait dans les étendues désolées, lui faisant signe, leurs yeux colorés clignant dans la terrifiante nuit africaine…

Née du désert, la jeune fille prit la route avec assurance. Elle se laissa guider par la Grande Ourse, appelée « Talimt » en langue touarègue. Les chameaux étaient des bêtes en pleine forme. Ils dévorèrent des kilomètres de désert sablonneux.

Dans la lumière matinale, les étendues désolées s'étendaient devant eux. Un plateau de sable gris, seulement entrecoupé de quelques épineux et de quelques rochers, s'étendait. Strike regarda la jeune fille. Elle lui sourit d'un air encourageant. Il était convaincu qu'elle connaissait le chemin. Une insupportable attente…

Il était trois heures de l'après-midi lorsque la jeune fille leva le bras et pointa le doigt devant elle. Une crête de roche rouge émergeait du sable, et le capitaine Strike comprit, au geste de sa compagne, qu'à côté se trouvaient les puits de Kel-Efudar. Un doute l’envahit. Il se demanda si la jeune fille

était saine d'esprit. Connaissait-elle vraiment la cachette ?

Ils s'arrêtèrent à l'ombre des rochers. Juste devant eux se trouvait une immense fissure dans le sol rocailleux, dont le bord avait été marqué par les cordes des nomades qui avaient puisé l'eau des profondeurs au cours des siècles. Tout en bas, à l'abri du soleil brûlant du Sahara, s'étendait l'eau.

Strike regarda dans l'énorme fissure sombre et terrifiante. Il se tourna vers la fille.

— Il y a un chemin pour descendre ! s'exclama-t-elle. Viens, je vais te montrer.

Il la suivit dans un tunnel bas creusé dans la roche. Elle se laissa tomber à quatre pattes ; il suivit son exemple. L'obscurité la dissimulait. Il n'entendit que le bruissement de ses vêtements quelque part devant lui.

Elle s'arrêta et parla. Strike sortit des allumettes de sa poche et en gratta une. La jeune fille s'était arrêtée au bord d'un escalier rudimentaire qui descendait dans les entrailles de la terre. Dans un murmure, elle expliqua que c'était un escalier primitif menant à l'eau, et à mi-hauteur, le trésor était caché. Elle glissa par-dessus bord et se laissa tomber sur la première marche, à peine visible.

Pour Strike, qui connaissait rarement la

peur, la descente dans l'abîme était quelque peu déroutante. Une substance visqueuse recouvrait l'escalier de pierre, et les marches étaient si espacées qu'il dut se laisser glisser, comme un bébé, de l'une à l'autre, face contre le rocher.

La jeune fille allait en tête. Strike avait du mal à la suivre. Sa dextérité était plus utile que sa grande force. Sa voix, perçant l'obscurité, parvint jusqu'à lui, l'avertissant d'endroits plus dangereux que d'autres.

Il jura doucement en la suivant. Il regrettait de ne pas avoir enlevé ses bottes avant d'attaquer la descente. Les pierres graisseuses lui jouaient des tours. Elles glissaient sous lui lorsqu'il tentait de se relever sans s'appuyer sur les rochers. Et ces rochers qu'il agrippait recelaient des dangers invisibles. À un moment, ses doigts crispés touchèrent quelque chose de plus froid et visqueux que les pierres elles-mêmes. Il étouffa un cri de peur. Il savait qu'il avait touché une vipère à crête jaune, la créature la plus mortelle de toute l'Afrique. L'espace d'un instant, il eut envie d'oublier le trésor et de s'élancer vers le sable pur, loin au-dessus de lui. L'espace d'un instant seulement.

En contrebas se trouvaient les « Mille Yeux de Feu » – les Yeux qu'il avait cherchés pendant des années, les Yeux pour lesquels il avait risqué la torture, la maladie et la mort. Il maîtrisa l'horreur qui l'avait envahi au

contact du reptile et se laissa glisser jusqu'au rebord suivant.

La voix de la jeune fille surgit de l'obscurité. Elle lui raconta qu'elle s'était arrêtée près de la corniche rocheuse dont elle avait parlé. Sa tête, pensa-t-il, s'enfla en entendant ses mots. Immense et fiévreuse. Il la supplia de répéter. Il s'arrêta dans la descente et tendit l'oreille. Quelqu'un riait comme un fou. Stupéfait, il découvrit que c'était lui ! Il riait aux éclats ! Il avait une peur bleue. Il essaya de nouveau de se contrôler lorsqu'elle lui demanda la cause de son fou rire. Il maudit son sang-froid. Les indigènes, se disait-il, étaient comme ça, ils n'avaient pas la force émotionnelle des Blancs.

Les profondeurs noires lui tiraient les omoplates, mais les Yeux étaient proches. Leur proximité combattait la peur. En imagination, il les voyait en contrebas : clignotant dans l'obscurité du lieu, clignotant comme une miniature de la Voie Lactée de feu coloré. Il lui cria d'attendre. À bout de souffle, il se laissa tomber sur le rebord à côté d'elle. Elle le stabilisa d'un bras puissant.

Il hurla la question. Doucement, elle expliqua. Le trésor était glissé dans un trou dans le mur. Elle avait vu son oncle sortir le sac du trou. Il fallait de la lumière, maintenant.

Le capitaine utilisa une des précieuses

allumettes. Ah, voilà le trou ! La jeune fille se pencha, releva la manche ample de sa robe et glissa son bras dans l'ouverture circulaire.

Strike entendit le craquement de l'acier dans le silence – il l'entendit alors qu'il se tenait à ses côtés. L'allumette lui brûla les doigts, mais il ne ressentit aucune douleur. Ce grondement d'acier l'avait rendu inconscient de la douleur. De ses lèvres jaillit un chapelet de jurons. Il savait ! Les diables ! Les diables à la peau sombre ! Ils ne laisseraient pas un trésor sans surveillance ! Avec une ruse diabolique, ils avaient encastré une menotte de fer dans l'ouverture, et la chose s'était refermée sur le bras de la jeune fille !

Elle était terriblement calme à cet instant. D'une voix à peine plus forte qu'un murmure, elle parla. Elle lui raconta son erreur. Elle se souvenait que son oncle avait réparé quelque chose avant d'enfoncer son bras dans le trou. Quelque chose qui avait visiblement neutralisé les menottes. Elle avait oublié.

Le capitaine Strike s'agenouilla près d'elle. Il lui saisit le bras et tira. C'était inutile. Il la bombarda de questions. Elle répondit avec le même calme, inhumain.

À la sensation qu'elle ressentait, elle crut qu'une ceinture de fer froid s'était refermée autour de son avant-bras. Non, elle ne souffrait pas. Elle s'était refermée doucement

mais sûrement sur elle. Il n'y avait aucun espoir de lui retirer le bras.

Strike était hors de lui. Il lança un flot incessant de jurons. Il n'avait aucune pensée pour la jeune fille, absolument aucune. Toute sa sympathie était dirigée vers lui. Les démons l'avaient trompé. Après tous ses efforts, tout son travail, la chose était hors de sa portée !

Il alluma une autre allumette. Il se pencha et observa le trou dans lequel le bras de la fille était enfoncé jusqu'à l'épaule. Il se jeta brutalement contre elle, oubliant sa proximité tandis qu'il fixait l'ouverture.

Une soudaine lueur d'espoir lui traversa l'esprit. Le trou avait été creusé pour le bras d'un guerrier ; il y avait donc de l'espace autour du membre frêle de la jeune fille. Assez d'espace pour que son autre bras puisse fouiller. Maintenant que le piège était tendu, il n'y avait plus de danger. Ces imbéciles avaient surestimé leur pouvoir. Ils n'auraient jamais imaginé que le bras mince d'une jeune fille puisse déclenché la menotte invisible !

Avec une hâte effroyable, il expliqua ses pensées. Si elle mettait son bras gauche dans le trou, elle risquait de toucher le sac ! Il y avait de la place ! Aucun danger. Il maudit sa timidité évidente. Comment pouvait-il y avoir un danger ? Dans son excitation, il la

saisit brutalement par l'épaule et la secoua.

— Essaie ! hurla-t-il. Essaie !

Elle lui obéit en silence. Dans l'obscurité, ses doigts sentirent son bras gauche glisser dans le trou près du bras droit emprisonné. Il y eut un instant d'arrêt lorsque les doigts s'approchèrent de la menotte en fer ; puis, à sa grande joie, le bras avança. Les doigts avaient franchi l'obstacle. Ils étaient à l'intérieur de la cache. Ils cherchaient, tâtonnaient.

Il posa des questions d'une voix gutturale. Avait-elle ressenti quelque chose ? Oui ! Oui ! Quoi… qu'est-ce que c'était ? Elle pensait que c'était le sac. Il émit d'étranges cris qui exprimaient sa joie.

Il lui dit de faire attention à ne pas pousser le sac hors de sa portée. Il la félicita. Il lui donna une tape sur les épaules. Il utilisa un mélange de termes affectueux dans plusieurs langues. Ivre à l'idée de vaincre toutes les difficultés, il l'embrassa sur les joues.

Elle le tenait. Elle murmura froidement les mots. Le pli du sac était entre ses doigts. Il la supplia d'être prudente. Doucement, doucement !

La bande de fer bloquait le passage de la bourse à bijoux. L'objet était trop volumineux pour passer la menotte cachée dans le trou. Elle s'arrêta un instant, épuisée par les ef-

forts de ses doigts. Dans le silence, les paroles élogieuses de Strike fusaient sans cesse. Des paroles insensées.

Elle interrompit ses flatteries excessives. Impossible d'attraper la bourse en cuir à cause de la menotte de fer qui serrait son bras droit ; mais… L'ouverture du sac était dirigée vers elle, il serait possible d'y insérer sa main et d'en extraire les pierres par poignées ! Le capitaine Strike l'embrassa encore et encore. Il lui caressa la tête, les joues, son cou souple. Il lui dit qu'aucune femme comme elle ne respirait dans toute l'Afrique.

Elle émit un petit bruit qui suggérait la victoire. Le bras gauche se retirait du trou. Strike le sentit glisser entre ses doigts. Il suffoquait d'attente. La main elle-même passa. La main se crispa, pleine. Quelque chose tomba sur le rebord de pierre.

Il frotta frénétiquement une autre allumette. Il poussa un cri de joie intense – une joie qui avait la qualité de la douleur. Il embrassait les objets qu'elle tenait dans sa main ! Il les embrassait, les serrait, cherchant les quelques-uns qui lui avaient glissé entre les doigts sur le rebord rocheux.

Les Yeux flamboyaient à la lueur de l'allumette. Des yeux pervers. Ils étaient vivants, vicieux, pleins de rancune.

Strike pleurait dans l'obscurité. La fille

était silencieuse, écoutant, enchaînée au mur de roche par le fer cruel qui lui serrait le bras.

L'homme se jeta sur elle. Il la supplia de prendre le reste du trésor. Il lui donna des ordres, la brutalisa et la maudit bruyamment.

Une autre poignée sortit de la cache. Une autre allumette fut gaspillée pour faire étinceler les gemmes. Strike poussa un cri de triomphe. Il entonna un chant de victoire. Tous les jours et les nuits passés à traquer ce feu follet étaient désormais oubliés. Il fourra les pierres précieuses dans les poches de son short, dans le haut de sa chemise.

Encore une poignée, puis une autre. La jeune fille était épuisée. Elle protesta. Sa position, due à son bras emprisonné, rendait le travail doublement pénible. Elle refusa de faire d'autres efforts.

Strike était furieux. Il la saisit par les épaules et la secoua violemment. Savait-elle combien de jours et de nuits il avait passés à la poursuite de ce trésor ? Le savait-elle ? Le savait-elle ? Le suivant d'un endroit à l'autre ! Cherchant des indices, vérifiant toutes les histoires murmurées à son sujet. Du Zambèze au Niger, il avait suivi la piste – assoiffé, affamé, osant la mort. Croyait-elle maintenant qu'il écouterait ses gémissements de fatigue ? Non, non ! Elle devait ré-

cupérer le reste des bijoux dans la bourse en cuir…

Le travail était enfin terminé. Les poignées devinrent de plus en plus petites. Trois pierres, deux, une. La main fine ressortit enfin vide. Ses longs doigts, expliqua-t-elle, avaient exploré chaque recoin de la bourse. Il ne restait plus aucune gemme.

Brutalement, Strike lui exposa ses plans.

— Tes gens te suivront jusqu'ici, dit-il. Ils arriveront demain, c'est sûr. Peut-être aujourd'hui. Ils sauront manier ces maudites menottes et vite te libèrez, hein ?

Il attendit. La fille ne parla pas.

Strike continua, ses paroles sonnant creux dans l'obscurité :

— Je dois filer, dit-il. Ils me tireraient dessus. Je risquerais ma vie si je restais.

Il rit bruyamment, comme si la simple évocation d'un quelconque sujet mettant sa vie en danger, maintenant qu'il était en possession des « Mille Yeux de Feu », était de la pure folie. Bien sûr que oui.

— Voilà, dit-il. Reste tranquillement assise ici et attends que la famille arrive.

Dans l'obscurité, il chercha l'escalier qui le mènerait jusqu'aux sables brûlants, là-haut. La jeune fille soupira doucement, puis prit la parole.

— Tu pars vraiment ? demanda-t-elle.

— Mais oui, répondit Strike. C’est idiot de s’arrêter. Ta bande va être furieuse. Ils me tueraient.

— Veux-tu faire quelque chose pour moi ? murmura la jeune fille d’une voix douce et suppliante. S'il te plaît ! La gourde en peau de chèvre qui était à mon cou. Apporte-la-moi pour que je puisse la porter à mes lèvres.

Strike se rapprocha d'elle. Ses doigts cherchèrent le sac à tâtons, le trouvèrent et le poussèrent vers sa main gauche. L'obscurité bienveillante dissimulait cette main forte et brune qui attendait l'approche du capitaine Strike.

Le poignard frappa Strike en plein cœur. Il chancela, tenta en vain de s'agripper à l'escalier rocheux, tomba à genoux et roula sur le rebord glissant, dans les profondeurs.

La jeune fille guetta le plouf lorsque son corps heurta l'eau. Elle était parfaitement calme. Il était vrai, comme Strike l'avait dit, que sa famille la suivrait. Maintenant, elle devait inventer une histoire pour les convaincre de son innocence. … L'homme blanc brutal l'avait traînée jusqu'aux puits de Kel-Efudar. Il l'avait battue. Elle était certaine qu'il y avait des marques sur ses épaules là où Strike l'avait saisie. Elle montrerait ces marques…

Le chien chrétien lui avait fait récupérer le trésor dans la cache, mais elle avait attendu son heure. Par ruse, elle l'avait attiré à ses côtés, lui avait planté un poignard dans les côtes et l'avait précipité dans les profondeurs terrifiantes sous la corniche.

Elle testa l'histoire en silence. Elle était sans faille. Elle serait une héroïne pour son peuple. Son nom et son exploit seraient racontés autour des feux de camp dans le désert. Elle rit doucement. Le lien de fer ne lui faisait pas mal. Elle dormirait un peu avant l'arrivée de sa famille. Un jeune homme était parti avec les hommes. Il serait sûrement parmi les poursuivants, et il serait heureux de la voir belle et reposée pendant qu'elle raconterait l'histoire.

C'était calme et paisible, là-bas, dans le puits… Elle s'émerveilla du bruit que fit le corps de Strike en heurtant l'eau, loin en contrebas. Quelle brute ! Quelle merveille qu'une dague, enfoncée avec rapidité dans l'obscurité !